



HAL
open science

Les récits du radeau de la méduse : l'histoire d'une situation extrême au prisme des violences et des sorties de guerre

Nebiha Guiga, Aurélien Portelli

► **To cite this version:**

Nebiha Guiga, Aurélien Portelli. Les récits du radeau de la méduse : l'histoire d'une situation extrême au prisme des violences et des sorties de guerre. *Napoleonica. La Revue*, 2023, 2 (46), pp.139-165. hal-04131613

HAL Id: hal-04131613

<https://minesparis-psl.hal.science/hal-04131613>

Submitted on 22 Jun 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les récits du radeau de la méduse : l'histoire d'une situation extrême au prisme des violences et des sorties de guerre

Nebiha Guiga, Aurélien Portelli

DANS **NAPOLEONICA. LA REVUE** 2023/2 (N° 46), PAGES 139 À 165
ÉDITIONS **LA FONDATION NAPOLÉON**

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-napoleonica-la-revue-2023-2-page-139.htm>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour La Fondation Napoléon.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

LES RÉCITS DU RADEAU DE LA MÉDUSE : L'HISTOIRE D'UNE SITUATION EXTRÊME AU PRISME DES VIOLENCES ET DES SORTIES DE GUERRE

Par Nebiha GUIGA

*Nebiha Guiga est docteure en histoire, chercheuse au Leibniz
Zentrum für Literatur und Kulturforschung de Berlin.*

Par Aurélien PORTELLI

*Aurélien Portelli est docteur en histoire, chargé
d'enseignement-recherche à Mines Paris-PSL, Centre
de recherche sur les Risques et les Crises (CRC).*

Résumé

Le 17 juin 1816, la frégate la Méduse s'échoue sur un banc de sable dans la baie d'Arguin au large de l'actuelle Mauritanie. Un grand radeau a été construit et 150 personnes montent à son bord. Il finit cependant par être abandonné par les canots qui le tiraient. Dans les jours qui suivirent, le radeau devient rapidement le théâtre de violences extrêmes. Pourquoi un tel déchaînement ? Pourquoi les survivants ont-ils recours au cannibalisme alors qu'ils ne sont pas encore en manque de nourriture et qu'il ne s'agit d'une question de vie ou de mort ? Avant même le naufrage, un conflit profond règne entre les passagers de la Méduse ; il est aussi féroce que celui qui fait rage dans la France de la Restauration. Le contexte extrême du désamarrage du radeau a conduit à un effondrement de ce que

le philosophe Cornélius Castoriadis a appelé des « significations imaginaires ». Cet effondrement, allié au poids des traumatismes d'après-guerre résultant des conflits insurrectionnels de la Révolution et de l'Empire et à la perception d'une mort qui rôde a poussé les survivants à commettre les pires atrocités. Une étude attentive des récits des rescapés de la *Méduse* révèle à quel point, au-delà du choc du naufrage, le poids du passé et les ressentiments accumulés depuis le retour des Bourbons ont influencé les acteurs de la tragédie sur le radeau lui-même mais aussi dans leur récit rétrospectif de son déroulement.

The accounts of the survivors of the raft of the méduse: an extreme situation viewed through the lens of acts of violence and post-war experience

Abstract

On 17 June 1816, the frigate *Méduse* ran aground on a sandbank in the Arguin bay off the coast of present-day Mauritania. A large raft was constructed and 150 people got on board; however, the raft was subsequently unmoored from the boats that were pulling it. In the days that followed, the raft quickly became the scene of extreme violence. What was the reason for this? Why did the survivors resort to cannibalism even though they were not yet malnourished? It was more than just a question of survival. Even before the shipwreck, there was conflict amongst all those on board the *Méduse*, as fierce as that the one raged in Restoration France. The extreme context of the unmooring of the raft led to a collapse of what the philosopher Cornélius Castoriadis has called « significations imaginaires », and this collapse coupled with the weight of post-war trauma resulting from the insurrectionary conflicts of the Revolution and the Empire and the perceived proximity of death drove the survivors to commit the worst atrocities. A close study of the accounts of the survivors of the *Méduse* and their language reveals the extent to which, beyond the shock of the shipwreck, the weight of the past and the resentments accumulated since the return of the Bourbons influenced the actors not only in the tragedy on the raft but also afterwards in their telling of the story.

LES RÉCITS DU RADEAU DE LA MÉDUSE : L'HISTOIRE D'UNE SITUATION EXTRÊME AU PRISME DES VIOLENCES ET DES SORTIES DE GUERRE

La frégate la *Méduse* part de Rochefort le 17 juin 1816 pour reprendre la colonie du Sénégal rétrocédée à la France par le Traité de Paris (20 novembre 1815)¹. Le commandant du navire, Hugues Duroy de Chaumareys, est un ancien émigré rétabli dans son grade prérévolutionnaire et qui n'a plus navigué depuis près de vingt ans. À son bord, marins, troupes d'infanterie et civils composent une société tout aussi conflictuelle que celle de la France de la Restauration. Après un début de traversée marqué par les conflits entre officiers et commandant, le vaisseau s'échoue le 2 juillet 1816 au large de la Mauritanie, sur le banc d'Arguin. Le premier choc de l'échouage passé, on pense pouvoir renflouer la frégate. Diverses mesures sont prises pour l'alléger. Un conseil se réunit et décide de faire construire un radeau. La mer étant devenue grosse dans la nuit du 4 au 5 juillet, la frégate crève et les naufragés, répartis dans six canots et sur le radeau, quittent le navire le 5 juillet au matin. Pour des raisons mal élucidées, la remorque qui reliait le radeau aux canots casse quelques heures plus tard, et le radeau est abandonné, laissant dériver environ cent cinquante personnes. Avec pour tout moyen de subsistance quelques barriques de vin et d'eau et un peu de biscuit mouillé, les passagers de cette embarcation de fortune affrontent l'océan dans des conditions effroyables de survie. Dans les jours qui suivent, le radeau devient le lieu de massacres nocturnes, de tentatives de mutilation, de scènes d'an-

1 Ce projet a reçu un financement du programme de recherche et d'innovation Horizon 2020 de l'Union européenne dans le cadre du financement N°863393, AISLES, 2020-2025.

thropophagie et d'élimination de blessés. Le 17 juillet, quinze survivants sont recueillis par le brick *l'Argus*, qui les ramène à Saint-Louis du Sénégal. Six d'entre eux meurent à l'hôpital.

Le naufrage de la *Méduse* est un événement qui a été largement étudié², et a notamment été remis dans le contexte politique de la Restauration grâce à l'ouvrage récent de Jacques-Olivier Boudon³. Néanmoins, il nous a semblé utile de nous interroger sur la rapidité du recours aux violences extrêmes et au cannibalisme, ainsi que les formes qu'ils prirent à bord. Cette vitesse intrigue car les marins et soldats du radeau ne se trouvent pas en situation de dénutrition avant le naufrage. La chronologie nous donne plusieurs temporalités possibles concernant le recours au cannibalisme sur le radeau. Nous pouvons la déterminer de deux manières différentes : soit à partir du dernier repas sur la *Méduse* (daté, selon les témoignages, au soir du 4 juillet ou au matin du 5), soit à partir de la dernière consommation de biscuit sur le radeau (le 5 ou le 6 juillet)⁴. L'estimation en termes de durée la plus longue est de quatre-vingt-dix heures ; la plus courte, de vingt-quatre heures. Ces estimations ont un point commun : le recours au cannibalisme intervient très vite en comparaison d'autres cas documentés d'anthropophagie en situation de survie, tels que le naufrage du baleinier *Essex*

2 Jacques-Olivier BOUDON, *Les naufragés de la Méduse*, 1^{re} éd., Paris, Belin, 2016 ; Michel HANNIET, *Le naufrage de la Méduse 1816-2016*, Saint-Malo, L'Ancre de Marine, 2016. ; Jonathan MILES, *Le radeau de la Méduse*, Bordeaux, Éditions Zeraq, 2015 ; Jean BOURGOIN, « Le naufrage de la Méduse », *Actes du 90^e congrès National des Sociétés Savantes. Nice 1965, Section de Géographie*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1966 ; Yves DE BOIBOISSEL, « Le naufrage de la Méduse », *Revue maritime*, n°70, 1959, p. 155-179 ; André REUSSNER, « Les sources du naufrage de la Méduse. Traditions et vérité », in Académie de Marine, *Communications et mémoires*, T. 15, 1936, p. 33-53 ; Michel BOURDET-PLÉVILLE, *Le drame de la Méduse*, Paris, Éditions André Bonne, 1951 ; Cycle de conférences organisé par le CERMA (Centre d'études rochefortaises maritimes), *Rochefort et la Mer, Tome 2 : La Méduse*, Rochefort, 2016.

3 Jacques-Olivier BOUDON, *op. cit.*

4 La consommation de biscuit sur le radeau n'est pas mentionnée par tous les témoins, mais quand elle l'est, elle est clairement assimilée à un repas.

survenu le 20 novembre 1820⁵, l'expédition Donner-Reed bloquée en novembre 1846 dans la Sierra Nevada⁶, ou encore l'accident du *Fairchild FH-227*, avion de ligne qui s'écrase dans les Andes le 13 octobre 1972⁷. Ces cas montrent que les personnes recourent au cannibalisme dans un état de dénutrition très avancé. Ce n'est pas le cas des naufragés de la *Méduse* lorsqu'ils embarquent à bord du radeau.

La peur, la faim et la perte des repères doivent être pris en compte, mais ne suffisent pas à expliquer la transgression de l'interdit du cannibalisme dans un temps aussi court, surtout si nous le rapportons à d'autres formes de violences extrêmes pratiquées à bord, sans rapport direct avec la question de la survie. Dès lors, l'objectif de cet article est de comprendre quels mécanismes expliquent le déclenchement de telles violences extrêmes.

Le dépouillement des sources révèle que ces violences ont des causalités complexes qui dépassent la question de la survie, tout en l'incluant. D'une part, nous mettons en relation ces violences avec un effondrement des significations imaginaires dans le cadre d'une situation extrême et d'autre part avec le contexte particulier que connaissent les naufragés, à savoir celui d'hommes et de femmes sortant à peine d'une longue période de guerre. Avant d'analyser les différents témoignages des naufragés, il convient de préciser les notions de situation extrême et de significations imaginaires en rapport avec un contexte de sorties de guerre pouvant conduire à des violences extrêmes.

5 Nathaniel PHILBRICK, *La Véritable histoire de Moby Dick. Le naufrage de l'Essex qui a inspiré Herman Melville*, Paris, Editions Jean-Claude Lattès, 2000.

6 Ethan RARICK, *Desperate Passage: The Donner Party's Perilous Journey West*, Oxford, Oxford University Press, 2009.

7 Piers Paul READ, *Les survivants*, Paris, Grasset, 1974.

I. Situations extrêmes et contexte de sorties de guerre

En pionnier, le psychothérapeute Bruno Bettelheim a défini le concept de « situation extrême » à partir de son expérience concentrationnaire :

« Nous nous trouvons dans une situation extrême quand nous sommes soudain catapultés dans un ensemble de conditions de vie où nos valeurs et nos mécanismes d'adaptation ancien ne fonctionnent plus et que certains d'entre eux mettent même en danger la vie qu'ils étaient censés protéger. Nous sommes alors pour ainsi dire dépouillés de tout notre système défensif et nous touchons le fond⁸ ».

Ce concept est ensuite repris, d'une part, en psychologie pour caractériser l'expérience des limites ultimes dont la violence ébranle la vie du sujet et, d'autre part, en sciences des organisations pour désigner une situation de gestion où les acteurs doivent accomplir dans un contexte évolutif, incertain et risqué une action dont le résultat sera soumis à une évaluation externe⁹.

Franck Guarnieri et Sébastien Travadel¹⁰ proposent une définition plus spécifique de la situation extrême dans laquelle l'imminence du danger auquel les sujets sont exposés les confronte à l'impensable, bouleversant leurs croyances et leurs valeurs, affectant chez eux leur rapport à soi, aux autres et au monde. Les collectifs humains doivent dès lors faire face à un bouleversement des cadres de rationalité sur fond d'effondrement des significations imaginaires.

8 Bruno BETTELHEIM, *Survivre*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1979 [1976], p. 24.

9 Sébastien TRAVADEL, Philippe ZAWIEJA, Franck GUARNIERI, « Situation extrême », in Agnès VANDEVELDE-ROUGALE et Pascal FUGIER (dir.), *Dictionnaire de sociologie clinique*, Toulouse, ERES, 2019, p. 589-591.

10 Franck GUARNIERI, Sébastien TRAVADEL, *Un récit de Fukushima*, Paris, PUF, 2018, p. 185.

Selon Cornélius Castoriadis, les significations imaginaires ont pour rôle de définir l'identité de la société, son rapport au monde et aux objets qui le peuplent, mais aussi ses besoins, ses désirs et ses projets¹¹. Ce sont ces significations qui font tenir ensemble l'édifice social. En retour, l'existence psychique de l'individu ne prend sens qu'en se référant aux significations imaginaires créées par la société. De cette manière se retrouvent reliées les deux dimensions, l'une individuelle, l'autre collective, de l'imaginaire.

En situation extrême, l'effondrement des significations imaginaires anéantit ce qui donne sens à l'action dans un contexte où les ressources usuelles, d'ordre matériel, humain et symbolique, sont plus rares voire absentes. Faire face à la situation extrême réclame alors le déploiement de diverses stratégies de résilience pour permettre à l'individu de rétablir l'intégrité de son système symbolique et de reprendre prise sur le réel¹².

Dans le cas du naufrage de la *Méduse*, si l'on observe un brutal effondrement des significations imaginaires, il ne peut cependant expliquer complètement les formes que prennent la violence observée comme la façon dont elle est racontée dans les récits des survivants. Pour mieux comprendre l'ampleur de la violence attestée, il convient de la replacer dans son contexte, celui d'une sortie de vingt ans de guerres extérieures et civiles.

Nous formulons l'hypothèse que lorsque les significations imaginaires courantes en temps de paix s'effondrent, ce sont celles du temps de guerre qui réapparaissent et prennent le dessus. Nous soutenons que le contexte socio-politique de la Restauration, et en particulier le contexte de sorties de guerre, a un rôle central dans le déclenchement des violences sur le radeau, ainsi que dans les formes qu'elles prennent.

11 Cornélius CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Le Seuil, 1975.

12 Franck GUARNIERI, Sébastien TRAVADEL, *Un récit de Fukushima*, op. cit.

Les recherches sur les sorties de guerres¹³ se sont développées en France à partir des études sur les anciens combattants après la Première Guerre mondiale¹⁴ et ont pris ces dernières années une importance grandissante. Ces études sont liées à une prise en compte plus globale des dimensions culturelles, anthropologiques ou encore économiques dans l'histoire des conflits armés, courants issus des études sur la Grande Guerre¹⁵, et qui s'est ensuite étendu aux autres périodes historiques, et notamment à la période napoléonienne¹⁶.

Le passage de l'état de guerre à l'état de paix n'est pas immédiat, et n'est pas synchrone pour tous. La démobilisation concerne les domaines politiques, économiques et logistiques, mais la sortie de guerre suppose aussi une démobilisation culturelle, une démobilisation des esprits, pour passer d'une culture de guerre¹⁷ à une culture du temps de paix¹⁸. Cette question de la transition entre la période de guerre et de paix pose la question de la perpétuation de la violence guerrière. Ce thème des épisodes de violence dans les après-guerres et de la difficulté de sortir de l'habitude de la violence a été abordé au sujet de la guerre de Cent ans, pendant laquelle les soldats licenciés et n'ayant plus de solde se tournaient

13 Cosima FLATEAU, « Les sorties de guerre. Une introduction », *Les Cahiers Sirice*, octobre 2016, p. 5-14.

14 Antoine PROST, *Les anciens combattants et la société française 1914-1939*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1977.

15 Annette BECKER, Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Folio, 2003.

16 Natalie PETITEAU, « Pour une anthropologie historique des guerres de l'Empire », *Revue d'histoire du XIX^e siècle. Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIX^e siècle*, juin 2005.

17 Terme utilisé par exemple par Marian FÜSSEL et Michael SIKORA (dir.), *Kulturgeschichte der Schlacht*, Paderborn, Ferdinand Schöningh, 2014.

18 Michèle BATESTTI, Jacques FREMEAUX (dir.), *Sortir de la guerre*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2014 ; Natalie PETITEAU, *Lendemain d'Empire : les soldats de Napoléon dans la France du XIX^e siècle*, Paris, la Boutique de l'histoire, 2003.

vers des carrières de bandits¹⁹. C'est cependant principalement pour les deux guerres mondiales²⁰ que de telles occurrences ont été étudiées.

La période qui suit les guerres napoléoniennes a été sujette à de tels événements, même s'ils ont encore été peu étudiés sous cet angle dans l'historiographie. Natalie Petiteau décrit ainsi les conditions de vie pendant la guerre des soldats et les habituations à la proximité de la mort et à la violence que celles-ci supposent, montrant aussi qu'à leur retour, ces derniers, dont la capacité à se réadapter à la vie civile est mise en doute, ne sont pas toujours accueillis à bras ouverts²¹. La guerre civile a aussi marqué ces années révolutionnaires, et en 1816 la France est de nouveau au bord d'un conflit interne, la Terreur Blanche²². La démobilisation brutale d'une armée massive a ainsi des effets en onde de choc sur l'ensemble de la société de la Restauration. Par ailleurs, Jean-Paul Bertaud a aussi montré la manière dont la société civile s'était imprégnée de valeurs militaires pendant la période napoléonienne²³.

Dans cette perspective, il nous paraît pertinent d'utiliser le concept de violence extrême qui, issu de l'anthropologie historique,

19 Valérie TOUREILLE, « De la guerre au brigandage : les soldats de la guerre de cent ans ou l'impossible retour », in *Sortir de la guerre, op. cit.*, p. 15-31.

20 Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, Christophe PROCHASSON, *Sortir de la Grande Guerre : Le monde et l'après-1918*, Paris, Editions Tallandier, 2008 ; Jan Tomasz GROSS, *Fear: anti-semitism in Poland after Auschwitz: an essay in historical interpretation*, Princeton, 2006 ; George MOSSE, *De la Grande Guerre au totalitarisme : La brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette, 1999. Ce livre a causé une longue série de débats historiographiques sur la portée du concept et son applicabilité à divers contextes dans lesquels nous ne rentrerons pas ici.

21 *Ibid.*

22 Pierre TRIOMPHE, « Les sorties de la « Terreur blanche » dans le Midi », *Revue d'histoire du XIX^e siècle. Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du XIX^e siècle*, décembre 2014, p. 51-63.

23 Jean-Paul BERTAUD, *Quand les enfants parlaient de gloire : l'armée au cœur de la France de Napoléon*, Paris, Aubier, 2006.

a été utilisé dans les études des génocides et des crimes de masse²⁴ et sur les contextes guerriers²⁵. La littérature consacrée à cette question remet au cœur de la réflexion en sciences sociales des pratiques extrêmes qui doivent se penser non comme des exceptions anecdotiques, mais comme des phénomènes à forte valeur heuristique pour comprendre les sociétés où elles se produisent²⁶. Ces études se penchent sur les violences qui dépassent, par les formes qu'elles prennent, la nécessité combattante, et que l'on peut ainsi qualifier de cruauté²⁷. De manière plus englobante, Véronique Nahoum-Grappe définit les violences extrêmes comme des profanations. Elles sont extrêmes en ce qu'elles s'attaquent au sacré du corps humain, en détruisant le caractère reconnaissable de l'individu²⁸.

II. Les sources analysées

Le cas du naufrage de la *Méduse* est caractérisé par la variété des sources, acteurs, et récits s'y rapportant. Trois types principaux de sources ont pu être identifiés. Les pièces du procès et du conseil de guerre qui ont suivi le naufrage constituent un premier ensemble. Composées des dépositions des survivants du naufrage, des procès-verbaux de la perte de la *Méduse* et d'extraits de la correspondance des protagonistes, ces sources donnent accès à des

24 Véronique NAHOUM-GRAPPE, « Anthropologie de la violence extrême : le crime de profanation », *Revue internationale des sciences sociales*, 2002/4, p. 601-609 ; Hélène DUMAS, *Le Génocide au village. Le massacre des Tutsis au Rwanda*, Paris, Seuil, 2014.

25 Denis CROUZET, *Les guerriers de Dieu : La violence au temps des troubles de religion*, Seyssel, Éditions Champ Vallon, 2005 ; Stéphane AUDOIN-ROUZEAU, *Combattre : une anthropologie historique de la guerre moderne*, Paris, Le Seuil, 2008.

26 *Ibid.*

27 Françoise HÉRITIER, *De la violence*, Paris, Odile Jacob, 1996.

28 Véronique NAHOUM-GRAPPE, « Anthropologie de la violence extrême », *op. cit.*

récits proches des événements, mais surtout préoccupés de questions techniques et très marqués par leur contexte de production : il s'agit avant tout de déterminer qui est responsable du naufrage et de l'abandon du radeau. Aux pièces du procès, s'ajoutent divers documents administratifs permettant de reconstituer la population du radeau et la carrière des officiers de marine présents lors du naufrage : il s'agit des rôles d'équipage, des registres matricules du bataillon du Sénégal et des dossiers individuels d'officiers.

Le cœur du corpus est cependant constitué par les témoignages de survivants du naufrage et du radeau, nombreux et à l'histoire éditoriale variée. Pour analyser ce cas, reconstituer les relations entre ces différentes sources a paru nécessaire. Nous avons ainsi commencé par reconstituer la chronologie de rédaction des différentes sources (Tableau 1), nous avons ensuite identifié les différents auteurs de ces sources et autant que possible reconstitué leur carrière (Tableau 2), puis nous avons comparé terme à terme la chronologie des événements sur le radeau proposée par les différents témoignages²⁹.

Cette analyse initiale nous a permis d'identifier plusieurs versions des événements et les relations entre ces différentes versions. Il existe une version dominante, la première d'un point de vue chronologique, qui est ensuite discutée. La première itération de cette version est présentée dans le rapport de Parnajon, commandant de l'*Argus*, qui date du 19 juillet 1816, deux jours après que le brick a retrouvé les naufragés. En le comparant avec le récit le plus connu, et qui a ensuite le plus d'influence sur les récits successifs, celui de Savigny et Corréard³⁰, on remarque une très grande conformité. La version dominante, augmentée et diffusée, est ensuite reprise par

29 La question de la réception de ces sources dépasse les limites de cet article, à ce sujet, nous renvoyons à Jacques-Olivier BOUDON, *Les naufragés de la Méduse, op. cit.*

30 Alexandre CORRÉARD, Jean-Baptiste SAVIGNY, *Le naufrage de la Méduse*, Paris, Gallimard, 2005 [1821].

Savigny et Corréard, confirmée par Dupont³¹ ; par un récit anonyme, malgré une chronologie aberrante³² ; ou encore par Coudein. La *Relation* de Savigny, publiée dans le *Journal des Débats*, joue un rôle matriciel. Tous les récits conçus après, qu'ils soutiennent la même thèse ou proposent une version différente, y font référence.

En effet, des récits alternatifs sont proposés par d'autres témoins. Des remises en causes ont lieu dès Saint-Louis, avec une lettre, probablement dictée par Schmaltz, signée par Lheureux, Griffon du Bellay, Dupont et Touche-Lavilette³³. La lettre est une rebuffade du récit du *Journal des Débats*, dont les auteurs, sans nier les massacres et le cannibalisme, en rejettent toute la responsabilité sur Savigny. Cette version, qui dans cette itération pouvait être facilement écartée comme mensongère – Schmaltz a fait signer à des mourants une lettre que ceux d'entre eux qui ont survécu ont ensuite reniée³⁴ – est ensuite reprise par Griffon du Bellay dans ses notes sur son exemplaire de l'ouvrage de Savigny et Corréard. Touche-Lavilette cité par Brédif³⁵, et Thomas cité par Sander Rang³⁶, proposent aussi des versions alternatives.

Pour notre étude, l'important est moins de vérifier l'exactitude des versions produites que de recenser l'ensemble des descriptions de violences et du cannibalisme liées au contexte de sorties de guerre que connaissaient les acteurs du drame. Le vocabulaire

31 Daniel DUPONT, *Un rescapé de la Méduse : mémoires du capitaine Dupont 1775-1850*, La Rochelle, La Découverte, 2014.

32 J.-O. BOUDON émet l'hypothèse que l'auteur de ce manuscrit anonyme serait Bernard Charlot, sergent-major de la 2^e compagnie du bataillon du Sénégal, et survivant du radeau : Jacques-Olivier Boudon, *Les naufragés de la Méduse*, *op. cit.*

33 Service Historique de la Défense (Vincennes), MV BB 4 393 DE 2015 SA 48, 1816.

34 Denis ESCUDIER, *L'affreuse vérité de M. Savigny*, Jonzac, Éditions Bordessoules, 1991, p. 39-40.

35 LAVILETTE, « Témoignage oral rapporté par Brédif », publié dans Denis ESCUDIER, *L'affreuse vérité de M. Savigny*, *op. cit.*, p. 93.

36 THOMAS, « Témoignage oral rapporté par Sander RANG », *Voyage au Sénégal. Naufrage de La Méduse*, Paris, Editions E.P.I, 1946, p. 88-89.

utilisé, ainsi que les différentes constructions narratives et leurs origines dans les topoï de récits de guerre, sont ainsi très instructifs pour comprendre les mécanismes conduisant aux violences extrêmes dans ce contexte.

Notre analyse a toutefois rencontré certaines limites en termes de matière première. Certaines sources ont tout d'abord été détruites, ou ne sont parvenues que sous des formes incomplètes. Le journal de l'*Argus* semble avoir été irrémédiablement perdu, et le rapport de Parnajon, nous est parvenu recopié par Schmaltz. La principale difficulté concerne cependant les récits alternatifs, qui sont plus difficiles d'accès. Il s'agit en effet généralement soit de témoignages oraux rapportés³⁷, soit de témoignages non publiés. Tous n'ont pas pu être récupérés. Le témoignage de Griffon, pièce majeure dans la constellation du récit alternatif, ne nous a été accessible que de manière partielle, au travers des extraits publiés dans les ouvrages de Michel Hanniet³⁸. Une tentative de contact avec la famille a été entreprise, mais le descendant n'a pas souhaité nous transmettre ses documents.

III. De la sidération des naufragés à l'effondrement des significations imaginaires

La frégate fait naufrage le 2 juillet 1816 dans l'après-midi. Les témoignages montrent le choc majeur que représente cet évé-

37 On rappellera ainsi les témoignages de Thomas ou Lavilette rapportés par Rang.

38 Michel HANNIET, *Le naufrage de la Méduse 1816-2016*, op. cit.

ment³⁹. Seul Sander Rang affirme que l'ordre se maintient parmi l'équipage, tandis que les passagers sont saisis de panique⁴⁰. Dans les autres témoignages, on note une première étape de stupeur – Corréard et Savigny décrivent des « physionomies » rendues « méconnaissables » et à peine humaines par la terreur⁴¹ – puis une dissolution extrêmement rapide des liens d'obéissance et des hiérarchies sociales.

Le témoignage de Charlotte Dard, publié en 1824, et très inspiré du *Naufrage* de Savigny et Corréard, est particulièrement parlant en la matière⁴². Dard souligne la « confusion » à bord, qui va jusqu'à la confusion des genres (sa sœur Caroline est prise pour un soldat) comme entre civils et militaires. Elle montre comment Chaumareys, contesté depuis le début de la traversée, est immédiatement tenu pour responsable du naufrage par ses officiers comme par ses passagers. Elle souligne aussi l'incapacité à prendre des décisions efficaces. Le contexte spécifique des tensions à bord explique une

39 Luc-Christophe GUILLERM, *Naufragés à la dérive. Le défi psychologique de la survie en radeau*, Paris, L'Harmattan, 2004. L'auteur montre qu'un naufrage, même pour les marins, est un événement traumatique, qui bouleverse le psychisme de l'individu. Le choc initial empêche l'analyse correcte de la situation, et même souvent toute réaction cohérente. Alors même que le naufrage est toujours une possibilité pour le marin, c'est un événement extrême qui met ces hommes face à la réalité de la mort. Le désespoir est un sentiment courant dans les cas de naufrage. Il s'accompagne sur le plan comportemental d'une tendance défaitiste potentiellement dangereuse. Il faut généralement plusieurs heures à l'individu pour retrouver ses capacités de réflexion. Le naufrage représente une rupture temporelle, mais aussi une désorganisation de la vie sociale : la vie des marins, bien que particulière (avec de longs séjours en mer sans contact ou presque avec le monde extérieur), est extrêmement réglée. La perte du bateau est aussi un élément important de ce choc. En moyenne, il faut 24 à 48 heures pour qu'une réorganisation de la société se mette en place, sans pour autant être systématique.

40 Sander RANG, *Voyage au Sénégal. Naufrage de La Méduse*, Paris, Éditions E.P.I., 1946, p. 22.

41 Alexandre CORRÉARD, Jean-Baptiste Savigny, *Le naufrage de la Méduse*, op. cit., p. 37.

42 Charlotte DARD, *La chaumière africaine ou Histoire d'une famille française jetée sur la côte occidentale de l'Afrique à la suite du naufrage de la frégate La Méduse*, Dijon, Noellat, 1824, p. 33-35.

partie de la rapidité de cette déliquescence. Le naufrage met ainsi au jour les tensions préexistantes sur le navire.

Des décisions sont prises et appliquées, même si ordres et contre-ordres fréquents les empêchent d'être efficaces. À ce stade, la société de la frégate est ébranlée, mais une partie des structures sociales demeurent. C'est dans ce contexte qu'est décidée la construction du radeau. Dans la nuit du 4 au 5 juillet, la frégate crève, ce qui réduit à néant l'espoir de remise à flot. L'embarcation doit être évacuée au matin du 5 juillet.

La désorganisation prend des proportions particulièrement intenses au moment de l'évacuation de la frégate⁴³ avec des scènes de pillages. Sander Rang décrit un spectacle aux accents désespérés :

« Les soldats et les matelots [...] se portèrent aux malles des officiers, les pillèrent et se formèrent des paquets très volumineux qu'ils croyaient pouvoir sauver. Ils se chargeaient outre cela, de leurs fusils, quoiqu'ils n'eussent ni poudre, ni balles, et négligeaient de prendre des biscuits dont l'usage devait au premier instant leur être d'un plus grand secours⁴⁴ ».

Cette scène rappelle les descriptions contemporaines du pillage de Moscou en flammes en 1812. Il s'agit de comportements attestés en temps de guerre, comme le décrit Labaume dans sa *Relation* publiée en 1816. Il relate que les soldats pillent au milieu des flammes au point où certains meurent brûlés dans un contexte où les officiers ont soit quitté la ville, soit tolèrent les pillages. Les fruits du butin placent les soldats dans une situation où l'abondance des

43 SHD (Rochefort), 3034, 1816 Jean Baptiste Espiaux, Déposition au procès, 30 novembre 2 décembre 1816, Chaudière, Déposition devant le Conseil de guerre, 25 janvier 1817. Savigny, Relation manuscrite, 1816, publié dans Denis ESCUDIER, *L'affreuse vérité de M. Savigny, op. cit.*, p. 58.

44 Sander RANG, *Voyage au Sénégal, op. cit.*, p. 32.

objets de luxe fait contraste avec l'absence de vivres, qui, dans les semaines qui suivent, en conduisent une majorité à la mort⁴⁵.

Les notes de Maudet sur le *Naufrage* de Corréard et Savigny mentionnent même quelques coups de feu tirés dans la direction de Chaumareys⁴⁶. Les réactions des acteurs – actes de pillages et d'autres que l'on peut rapprocher de la mutinerie⁴⁷ – permettent l'hypothèse que le naufrage ait été assimilé à une déroute provoquée par l'impéritie de chefs incapables d'assurer leur devoir de protection envers leurs subordonnés. Pourtant, les soldats montent sur le radeau, sur la promesse des officiers qu'ils seront tirés à bon port : la remise en cause de l'ordre social n'est donc pas complète⁴⁸. Le 5 juillet au matin, les embarcations, remorquant le radeau, s'éloignent de l'épave de la *Méduse*.

Vers 11 heures, la remorque casse ou est lâchée, et le radeau est abandonné au milieu des flots. La question de la responsabilité de l'abandon du radeau est largement discutée dans la bibliographie, et nous ne la traitons pas ici⁴⁹. Pour les naufragés du radeau, l'abandon est un deuxième choc qui se surajoute à celui du naufrage. Cet

45 Eugène LABAUME, « Moskou », in *Relation complète de la campagne de Russie en 1812*, Paris, Janet et Cotelle, 1820 [6^e éd.], p. 171-220.

46 Collection privée Delaigue, MAUDET, *Notes manuscrites sur la Relation de Corréard-Savigny*, sans date. Nous remercions chaleureusement la famille Delaigue de nous avoir donné accès à ces documents.

47 Charlotte DARD, *La chaumière africaine*, op. cit., p. 45-47 ; Sander Rang, *Voyage au Sénégal*, op. cit., p. 26-27 ; Alexandre CORRÉARD, Jean-Baptiste SAVIGNY, *Le naufrage de la Méduse*, op. cit., p. 47.

48 Il est possible, au moins en partie, et sans sous-estimer l'effet de choc du naufrage sur les relations sociales, d'analyser ces réactions comme des réponses par les soldats et matelots à la rupture des obligations des chefs envers leurs subordonnés, sans que le fondement même des relations d'obéissance soit remis en cause. Une telle analyse des mutineries est notamment développée par Ilya BERKOVICH, *Motivation in war: the experience of common soldiers in old-regime Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017. L'absence de témoignages des mutins empêche d'aller au-delà de l'hypothèse.

49 Michel HANNIET, *Le naufrage de la Méduse*, op.cit. ; Jonathan Miles, *Le radeau de la Méduse*, op. cit. ; Jacques-Olivier BOUDON, *Les naufragés de la Méduse*, op. cit.

abandon conduit les gens du radeau à une mort presque certaine. C'est aussi la révocation de la promesse qui leur avait été faite de les remorquer jusqu'à bon port⁵⁰. Cette rupture conduit à l'effondrement des significations imaginaires qui, avec la quasi-certitude de la mort à court terme, marque l'entrée des naufragés du radeau en situation extrême.

Les témoignages décrivent les émotions de l'abandon⁵¹ : d'abord l'incrédulité, ensuite la surprise, puis une alternance entre désespoir et colère, ce dernier sentiment étant lié à l'espoir de vengeance qui aide à tenir. La description la plus complète de ce moment est donnée par Corréard et Savigny :

« Nous ne crûmes réellement pas, dans les premiers instants, que nous étions si cruellement abandonnés ; nous nous imaginions que les canots avaient largué, parce qu'ils avaient aperçus un navire, et qu'ils couraient dessus pour demander du secours. [...] C'est ici que nous eûmes besoin de toute notre fermeté, qui cependant nous abandonna plus d'une fois : nous crûmes réellement que nous étions sacrifiés, et d'un commun accord nous nous écriâmes que cet abandon était prémédité. Nous jurâmes tous de nous venger si nous avions le bonheur de gagner la côte, et il n'est pas douteux que si le lendemain nous avions pu joindre ceux qui s'étaient enfuis dans les embarcations, un combat terrible ne se fût engagé entre eux et nous. [...] Après la disparition des embarcations, la consternation fut extrême. Tout ce qu'ont de terrible la soif et la faim se retraça à notre imagination, et nous avions encore à lutter contre un perfide élément qui déjà recouvrait la moitié de nos corps. De la stupeur la plus profonde les matelots et les

50 SAVIGNY, *Relation manuscrite*, 1816, publié dans Denis Escudier, *L'affreuse vérité de M. Savigny, op. cit.*, p. 60-61.

51 Charles-Marie BRÉDIF, « Journal », *Revue de Paris*, juin 1907, p. 795 ; Coudein, Rapport à son Excellence le ministre de la Marine : précis des événements qui ont eu lieu sur le radeau de la frégate la *Méduse*, Brest le 4 septembre 1816, pièce du procès, publié dans Denis ESCUDIER, *L'affreuse vérité de M. Savigny, op. cit.*, p. 139-142 ; *Collection privée Delaigue, Maudet, Notes manuscrites sur la Relation de Corréard-Savigny, op. cit.* ; Sander Rang, *Voyage au Sénégal, op. cit.*, p. 42.

soldats passèrent bientôt au désespoir ; tous voyaient leur perte infaillible et annonçaient par leurs plaintes les sombres pensées qui les agitaient⁵² ».

Peu contesté par les autres témoignages sur la description des sentiments de l'abandon, ce texte est cependant remarquable par la manière dont il prépare, dans la narration, l'irruption de la violence sur le radeau. La possibilité d'affrontements meurtriers, le désespoir attribué aux matelots et soldats et la séparation entre un « eux » et un « nous » menant à des combats sont présents dès ce moment, même s'ils sont alors dirigés vers les naufragés des canots. Cet effondrement mène à l'irruption rapide de la violence extrême sur le radeau, dont les modalités sont examinées dans la suite.

IV. Violences et sorties de guerre

Sur le radeau, entre l'abandon de cette embarcation le 5 juillet 1816 et son sauvetage par l'*Argus* le 17 juillet, les naufragés sont soumis à des conditions météorologiques très dures et disposent de ressources très limitées : l'eau n'est disponible qu'en très petite quantité, le vin en quantité limitée, les aliments solides sont presque inexistants et les moyens de s'orienter et de manœuvrer sont absents. L'eau salée attaque les chairs qui sont alors à vif, source de douleur constante.

Les premiers jours, les naufragés sont littéralement serrés les uns contre les autres, condition qui s'aggrave jusqu'à l'étouffement pendant les nuits de tempête. Même à la fin de la dérive, les quinze survivants n'ont pas de moyen de s'isoler et vivent dans une promiscuité complète. De plus, l'espace qui est physiquement disponible est dangereux. Certaines parties du radeau sont peu stables, le plancher est mouvant et discontinu, laissant de nombreux trous qui sont autant de risques de se casser une jambe ou de rester coincé et

52 Alexandre Corréard, Jean-Baptiste Savigny, *Le naufrage de la Méduse*, op. cit., p. 78-84.

de se noyer. La faim, la soif et la fatigue pèsent en permanence sur les naufragés. Le séjour en mer, sans aucun repère, conduit à une désorientation. Les chronologies des événements dans les récits sont d'ailleurs moins précises vers la fin de la narration. Se rajoutent à cela les effets de l'alcool, le vin devenant rapidement la seule boisson disponible. Des hallucinations sont décrites dans de nombreux témoignages. L'horizon d'attente d'une mort quasi-certaine pour les naufragés se matérialise dans la présence de cadavres au fur et à mesure que nombre d'entre eux périssent.

Dans ces conditions de survie, et à la suite de l'effondrement des significations imaginaires, survient de manière très rapide un ensemble de phénomènes de violences extrêmes qui prennent la forme de combats ou de massacres, d'achèvement des blessés et de cannibalisme. Selon les témoignages des survivants, ces affrontements opposent un groupe majoritairement fait d'officiers, de passagers, et de quelques marins et un autre principalement composé de soldats. Il est à noter que les témoignages proviennent principalement du premier groupe qui a remporté les affrontements et donne la version dominante des événements survenus sur le radeau (Savigny, Corréard, Dupont). Les versions alternatives sont celles d'hommes ayant pu changer de camp, qu'il s'agisse de la version dictée par Schmaltz, aussi problématique qu'elle soit, ou de celles de Griffon, Lavilette ou Thomas. Les versions alternatives sont parcellaires, mais proposent des éléments qui nous renseignent sur le groupe vaincu. Le tableau 3 résume les différentes versions de ces récits de violence.

Dans ces récits, nous identifions des types d'actes qui, parce qu'ils dépassent la nécessité combattante ou qu'ils constituent une profanation des corps, relèvent du registre de la violence extrême⁵³. Le vocabulaire utilisé dans les témoignages est un premier indice de l'intensité des affrontements. Thomas, cité par Rang, parle ainsi

53 Véronique NAHOUM-GRAPPE, « Anthropologie de la violence extrême », *op. cit.*

de soldats « impitoyablement massacrés⁵⁴ », de « cruel massacre⁵⁵ » et mentionne que, pour se défendre les soldats décident « d’exterminer tous ceux qui avaient quelque autorité sur cette fatale machine⁵⁶ ».

Au-delà du lexique, certains actes précis relèvent du registre des violences extrêmes. Nous incluons le cannibalisme, présent dans tous les récits sauf celui de Dupont ; une tentative d’énucléation de Dupont, rapportée dans la thèse de médecine de Savigny ; et l’exécution des blessés, ou des soldats selon les versions⁵⁷.

Nous associons le cannibalisme à une violence extrême en ce qu’il ne correspond à aucune pratique funéraire connue dans l’Europe du XIX^e siècle et représente une profanation de l’intégrité des cadavres⁵⁸. Cette dimension est visible dans les mots utilisés par les témoins pour décrire cette pratique. Dans les différentes versions de son récit, Savigny qualifie ainsi les corps consommés de « viandes sacrilèges⁵⁹ », et le cannibalisme de souillure : « Grand dieu, après nous être ainsi souillés, oserons-nous encore lever vers toi nos sanglantes mains⁶⁰ ? ». Toutes les précautions prises avant de raconter l’épisode montrent la force de la rupture du sacré qui a été commise.

Jacques-Olivier Boudon montre que la publication contemporaine des premiers récits de la retraite de Russie, qui incluait des

54 THOMAS, témoignage oral rapporté par Sander RANG, *Voyage au Sénégal*, *op. cit.*, p. 88-89

55 *Ibid.*

56 *Ibid.*, p. 90.

57 Jean-Baptiste SAVIGNY, *Observations sur les effets de la faim et de la soif*, thèse de médecine, 1818, publié dans Denis ESCUDIER, *L’affreuse vérité de M. Savigny*, *op. cit.*

58 Véronique NAHOUM-GRAPPE, « Anthropologie de la violence extrême », *op. cit.*

59 *Ibid.* p. 102, Savigny, Récit dans le *Journal des Débats*, 1816, in : Denis Escudier, *L’affreuse vérité de M. Savigny*, *op. cit.*, p.77 ; Alexandre CORRÉARD et Jean-Baptiste SAVIGNY, *Le naufrage de la Méduse*, *op. cit.*, p. 116-117.

60 Savigny, Relation manuscrite, 1816, in : Denis Escudier, *L’affreuse vérité de M. Savigny*, *op. cit.*, p. 74.

descriptions de cannibalisme, ont rendu possible la publication des récits du cannibalisme sur la *Méduse*⁶¹. Nous postulons que ce passé récent de cannibalisme en situation de guerre a permis, pour une population sur le radeau principalement composée de soldats, la rapidité du recours à cette pratique. Autrement dit, la violence récente des guerres napoléoniennes, et en particulier lors de la campagne de Russie, expliquerait que certains aient plus facilement brisé le tabou du cannibalisme.

Comme autre forme de violence extrême il y eut aussi la tentative d'énucléation sur Dupont, attestée uniquement par la thèse de Savigny qui écrit :

« La folie chez quelques-uns faisait naître des idées barbares ; cinq ou six soldats saisirent un capitaine d'infanterie [Dupont] qui était également aliéné, ils le jetèrent à la mer : nous nous en aperçûmes et le sauvâmes ; ils s'en emparèrent une seconde fois, et voulaient lui crever les yeux avec un canif⁶² ».

L'acte évoqué, celui de crever les yeux avec un canif, est du registre de la cruauté et de la violence extrême. En effet, non seulement l'acte dépasse toute nécessité pratique, mais d'autre part, s'agissant d'une défiguration, il relève aussi d'une attaque sur l'identité de l'individu, qui participe d'un processus de déshumanisation. L'attribution de l'acte à la folie – qui mériterait par ailleurs une analyse spécifique qui dépasse les dimensions de cet article – a notamment pour fonction de souligner la transgression représentée par cet acte, qui ne peut être attribué qu'à une personne ayant perdu la raison.

L'exécution des blessés ou des soldats relève de manière encore plus flagrante de violences extrêmes, au sens où les personnes qui sont tuées ne représentent pas de menace immédiate pour ceux

61 Jacques-Olivier BOUDON, *Les naufragés de la Méduse*, *op. cit.*, p. 219.

62 SAVIGNY, thèse de médecine, 1818, publié dans ESCUDIER, *L'affreuse vérité de M. Savigny*, *op. cit.*, p. 109.

qui les tuent ou ordonnent leur exécution. Lavilette, cité par Brédif, écrit :

« Il paraîtrait que le docteur Savigny et deux ou trois lieutenants se sont conduits comme de vrais brigands et se sont portés à l'assassinat lorsque la nécessité absolue ne les obligeait pas encore. Ils ont organisé un système atroce de destruction, de telle manière que ces malheureux forcenés se détruisirent les uns les autres⁶³ ».

L'exécution des blessés est aussi présentée comme une transgression dans la version dominante. Savigny raconte les supplications, restées sans réponse, de ceux qui sont exécutés⁶⁴. La longueur même de l'argumentaire déployé par Savigny, qui s'étend sur plusieurs pages, souligne la nécessité de devoir justifier un acte qu'il qualifie lui-même d'inhumanité. En dernier ressort, il attribue la possibilité de cette action à :

« L'habitude de voir la mort prête à fondre sur nous, la certitude de notre perte infaillible sans ce funeste expédient : tout, en un mot, avait endurci nos cœurs devenus insensibles à tout autre sentiment qu'à celui de notre conservation⁶⁵ ».

Parmi les témoignages, il existe une troisième version de cet épisode. Griffon du Bellay, sans remettre en cause la chronologie du récit dominant, et la nécessité pour survivre des exécutions mises en place, présente un point de vue alternatif sur le choix des personnes qui sont tuées. Il écrit :

« Tous les habitants du radeau étaient à peu près dans le même état. [...] Monsieur Corréard, qui était réellement un des plus

63 Touche-LAVILETTE, Témoignage oral rapporté par BRÉDIF, publié dans Denis ESCUDIER, *L'affreuse vérité de M. Savigny, op. cit.*, p. 93.

64 SAVIGNY, *Relation manuscrite*, 1816, publié dans ESCUDIER, *L'affreuse vérité de M. Savigny, op. cit.*, p. 80.

65 Alexandre CORRÉARD et Jean-Baptiste SAVIGNY, *Le naufrage de la Méduse, op. cit.*, p. 121.

malades n'a pas péri, ce qui est une preuve que ce n'est pas sur le degré de force qu'on s'est basé pour diminuer notre nombre⁶⁶ ».

Griffon présente sur l'exécution des blessés une position complexe. Selon lui, la sélection des personnes à exécuter ne s'est pas faite selon le critère de leur état de santé. Il ne donne pas d'explication alternative, mais semble sous-entendre que l'appartenance au groupe dominant ait été le critère adopté. Ainsi, auraient été épargnés non pas ceux qui étaient le plus susceptibles de survivre, mais ceux qui appartenaient au même groupe. La construction dans le récit de l'appartenance à un même groupe revêt ainsi une grande importance.

Ces actes spécifiques de violence extrême s'inscrivent en effet dans la continuité d'un ensemble d'actes de violences, qui sont construits et justifiés par l'élaboration d'une figure de l'ennemi empruntée aux conflits guerriers dont sortent les naufragés. Ces constructions, qui vont jusqu'à dénier à l'adversaire une humanité commune, contribuent à expliquer – et pour les acteurs, à justifier – l'intensité des actes de violence qui ont lieu sur le radeau. Autrement dit, c'est au moins en partie parce que l'on a attribué aux adversaires sur le radeau les caractéristiques des ennemis des vingt ans de guerre précédentes, qu'une telle rapidité dans le déclenchement de violences extrêmes a pu advenir. Dans une situation caractérisée par un effondrement des significations imaginaires qui organisent le collectif et lui donnent sens en temps de paix, nous postulons que les significations imaginaires héritées du temps de guerre prennent le relais.

V. La figure de l'ennemi : contours et utilisations

S'il faut bien sûr garder à l'esprit que les constructions imaginaires du radeau sont loin d'être complètes, univoques ou même

66 GRIFFON DU BELAY, Notes sur la *Relation*, in : Michel Hanniet, *Le naufrage de la Méduse*, op. cit., p. 327-328.

cohérentes entre les différents témoignages, toutes les versions du récit de ces violences ont en commun un langage de guerre, l'imaginaire guerrier restant un élément central des relations des naufragés. Pour que la guerre réapparaisse, fallait-il encore reconstruire un ennemi. Différents imaginaires sont alors mobilisés pour construire une telle figure. Un premier imaginaire, dans la version dominante, assimile les soldats à des bagnards, rebelles à l'autorité et qu'il n'est pas possible d'intégrer dans la société commune. Cette association du soldat au criminel est d'autant plus forte qu'il s'agit de soldats de bataillons coloniaux, unités dont le recrutement, depuis la Révolution, inclus réfractaires et déserteurs rentrés⁶⁷.

Une tentative a été faite d'analyse quantitative des parcours préalables des naufragés du radeau, mais l'état des sources l'a rendu impossible. En effet, le registre matricule du bataillon du Sénégal⁶⁸ était renseigné de manière extrêmement lacunaire, et en particulier, sans mention des affectations préalables des soldats – le bataillon lui-même ayant été créé pour l'occasion. Nous avons tenté de retrouver traces de ces soldats à partir de leur origine géographique pour vérifier s'ils n'avaient pas été incorporés dans les régiments recrutant dans leur département de naissance⁶⁹, mais en vain. Il est toutefois possible que ces hommes n'aient pas servi dans l'infanterie de ligne, seule arme pour laquelle les registres sont numérisés. Une autre possibilité ait qu'ils aient été particulièrement mobiles. Par conséquent, nous ne pouvons faire que l'hypothèse d'une expérience de guerre préalable des soldats du radeau. Celle-ci reste cependant hautement probable, du fait de la variété des dates de naissance des soldats pour lesquels l'information est renseignée, qui s'étend de 1763 à 1797. Il est donc plus que vraisem-

67 Marc LEBRUN, « Révolution, Empire et mauvais soldats », *Revue historique des armées*, 2006/4, p. 112-123.

68 SHD (Vincennes), GR YC 17.

69 Décret impérial qui ordonne la levée de la conscription de 1806, *Bulletin des lois*, n°109, consultable en ligne sur [napoleon.org](https://www.napoleon.org) : <https://www.napoleon.org/wp-content/uploads/2018/08/conscripts1806.pdf>

blable qu'au moins une partie d'entre eux a vécu l'expérience des guerres de l'Empire.

L'autre imaginaire que nous convoquons est celui de l'adversaire des guerres insurrectionnelles de l'empire. Le mot utilisé est « brigand », dans les textes de la *Méduse* comme dans les mémoires sur ces guerres⁷⁰, ce qui assimile les combattants ennemis à des criminels. Les hommes présentés comme instigateurs des révoltes sont Noirs, Italiens, et surtout Espagnols. Il y a dans ces attributions une dimension de construction raciste vis-à-vis des Noirs mais aussi des Italiens et Espagnols, qui ne sont pas entièrement perçus comme des Européens⁷¹.

Les trois groupes en question ont cependant été impliqués dans les guerres insurrectionnelles de l'Empire : expédition de Saint-Domingue, campagne de Calabre et guerre d'Espagne. Le cas espagnol est probablement le plus présent dans la conscience collective à cette date comme étant le conflit le plus récemment achevé. Dans ce conflit, sont notamment documentées des violences extrêmes du type de celles ayant lieu sur le radeau, notamment massacres de blessés ou de civils, et mutilations⁷². Dans les récits contemporains de ces conflits, les violences extrêmes commises par les soldats français⁷³ sont justifiées par les références à celles mises en œuvre par les insurgés espagnols. Ce conflit est le plus présent dans les témoignages sur le radeau de la *Méduse*, et on donne aux insurgés des traits hérités de représentations de ce conflit. Savigny, dans sa relation manuscrite de 1816, écrit :

70 Nicolas CADET, *Honneur et violences de guerre au temps de Napoléon : La campagne de Calabre*, Paris, Vendémiaire, 2015.

71 *Ibid.*

72 Jean-Marc LAFON, « Morts et destins de Jean-Gaspard René » in Walter BRUYÈRE-OSTELLS, Benoît POUGET, Michel SIGNOLI (dir.), *Des chairs et des larmes. Combattre, souffrir, mourir dans les guerres de la révolution et de l'Empire 1792-1815*, Marseille, Publication Université Provence, 2020, p. 213-228.

73 Charles ESDAILE, *The Peninsular War: A New History*, New York, Penguin, 2003.

« Le premier signal du combat fut donné par un Espagnol placé derrière le mât. Il l'embrassait étroitement, faisait une croix dessus, invoquait Dieu d'une main, et de l'autre tenait un long couteau⁷⁴ ».

La référence à la religiosité, mise à proximité immédiate des instruments de violence, est une attribution à cet adversaire de caractéristiques généralement attribuées aux insurgés de la guerre d'Espagne⁷⁵. On retrouve ces attributions à la fois dans le récit dominant et dans les récits alternatifs, les Espagnols, les Italiens et les Noirs étant toujours dans l'autre camp que le sien⁷⁶.

Ces imaginaires hérités des guerres insurrectionnelles de l'Empire facilitent la construction d'un ennemi dont la fonction narrative est double, et varie entre le moment de l'expérience et celui de la construction de la narration. Il s'agit d'une part de donner sens pour l'individu, sur le radeau, à sa fonction dans son groupe, en construisant une image en négatif par rapport à un groupe ennemi. Dans la construction narrative, cela permet d'autre part de justifier (ou dans le cas de la version alternative de condamner) l'élimination du groupe vaincu, qui est suffisamment mis à distance pour empêcher toute identification du lecteur avec ses membres.

D'autres imaginaires que ceux de la guerre insurrectionnelle ou civile sont aussi présents sur l'embarcation de fortune. Certaines références politiques ou religieuses se maintiennent ainsi par exemple pendant toute la traversée. De plus, l'étude des témoignages des survivants du radeau montre aussi l'émergence de significations imaginaires autres que celles rapportées aux violences et sorties de guerre. Elles s'articulent autour de la haine de ceux qui ont abandonné le radeau, des pratiques liées au partage des ressources,

74 SAVIGNY, *Relation manuscrite*, 1816, publié dans Denis ESCUDIER, *L'affreuse vérité de M. Savigny*, *op. cit.*, p.78.

75 Laurence MONTROUSSIER, « Français et Britanniques dans la Péninsule, 1808-1814 : étude de mémoires français et britanniques », *Annales historiques de la Révolution française*, juin 2007, p. 131-145.

76 THOMAS, Témoignage oral rapporté par Sabder RANG, *Voyage au Sénégal*, *op. cit.*, p. 88-89.

et, en fin de dérive, de la détermination à mourir ou être sauvés ensemble. Enfin, une question à ne pas omettre est celle de la mise en récit. Sur le radeau, les combats ont lieu de nuit, sous la tempête, dans des conditions dans lesquelles il est probable que les acteurs eux-mêmes n'aient pas toujours su qui tuait et qui était tué. C'est le récit des témoins qui donne sens à la constitution des groupes alliés et ennemis. Les sources que nous utilisons sont fondées sur des événements extrêmement confus, qui permettent surtout aux survivants de donner un sens après coup à leur comportement extrême. Néanmoins, les références aux guerres insurrectionnelles restent un élément central des imaginaires identifiés.

Ainsi, il apparaît que les formes de violences extrêmes exercées sur le radeau, à la suite de son abandon et l'effondrement des significations imaginaires qui en résultent, relèvent du registre des violences de guerres et qu'il existe un lien direct entre le contexte de sorties de guerre dans lequel se trouvent les naufragés du radeau, le déclenchement rapide des violences et les formes qu'elles prennent. De même, la construction des figures de l'ennemi et la rapidité de leur déshumanisation qui permet les violences extrêmes en question, empruntent-elles aux représentations de l'ennemi des guerres insurrectionnelles de la Révolution et de l'Empire.